

## L'entité

*Camille court. Le quai est désormais désert. La pluie insiste. Les pavés sont luisants et ses baskets couinent de trouille.* Elle vient de le loupé, sa dernière chance. La panique monte, puis cette voix. Elle retentit. Encore. Plus forte. Plus proche. Moins seule. La blonde court, le souffle court, elle a besoin d'une pause, c'est vital. Elle opte pour l'abri encore éclairé. Elle y arrive essoufflée, sa gorge irritée, ses vêtements trempés. Elle a froid et pourtant elle est submergée par ce feu ardent d'adrénaline qui consume chaque partie de son pauvre corps, engourdie par la fuite. Elle relève ses yeux, déconcentrée de ce qu'elle cherchait réellement. Il lui faut quelques secondes pour observer les alentours, quand ses pupilles azur se posent sur un coin sombre. Aucune lumière n'est présente dans cet espace, et c'est ce qu'elle redoutait. Sa respiration déjà saccadée s'accélère de plus belle. La panique s'empare de chacun de ses membres, l'engloutissant entre chair de poule et spasmes. Pourquoi maintenant ? Pense Camille, les larmes commencent à brouiller sa vision. Elle est interpellée par une voix forte venant de cette noirceur devant elle, une voix qu'elle reconnaîtrait entre mille. Son cœur s'arrête net. Il bat à s'en arracher la poitrine. L'eau ruisselle sur son visage mêlant larmes et pluie. Jusque-là, la blonde ne s'était jamais vraiment inquiétée de cette entité qui la suit depuis le début de l'année. Pourtant elle le sait, elle la voit, tapis dans l'ombre, elle sent sa présence au moindre instant de déviance sociale. Elle est toujours là, cachée dans un coin non loin, indiscernable. Elle ne sait pas si elle est bonne ou mauvaise. Elle lui a toujours donné de bons conseils, mais sa présence est trop lourde, trop pesante. Et ce soir... ce soir est celui de trop. Camille implose, sa vie bascule. Énervée, triste, elle ne sait que dire sur l'émotion qui la domine, mais ça suffit ! Elle s'avance vers l'ombre, furieuse, en râlant d'abord des mots inaudibles. Puis sa voix se fait plus forte, elle hurle presque à s'en déchirer la gorge. Qu'est-ce qu'elle en a à faire ? Le quai est vide, elle est seule et a loupé la chance de sa vie. Celle qui l'aurait emmenée au sommet. Elle s'énerve contre l'ombre, contre sa situation, puis sur elle-même, se lamentant désespérément. Elle finit à genoux, dans une flaque, ses vêtements trempés, elle a froid, terriblement froid, elle est fatiguée aussi, son souffle tiède est sa seule source de chaleur. Ses yeux brûlent tant ses perles salées sont sincères, son malheur tape si intensément dans sa tête qu'elle provoque une migraine insurmontable. Et puis son ventre se tord, comme un vide. Non ! Comme un trou noir. Il aspire tout, et elle se tord de douleur, prise de nausées soudaines ; elle vomit. L'ombre s'approche doucement de la douce Camille. La lampe du quai s'éteint aussi. L'obscurité entoure petit à petit la jeune femme, qui ne s'en aperçoit pas, trop préoccupée par sa douleur à l'abdomen. L'ombre semble grandir à vue d'œil, Camille à ses pieds, pliée en deux sous cette oppressante présence. Elle l'observe longuement, songeant. Une source lumineuse naît, s'élargissant de part et d'autre. Formant une demi-lune à l'horizontal. Un sourire éclatant s'installe sur ce qui semble être le visage de la créature, suivi de deux petits points : ses yeux. La lueur des étoiles est cachée par la sur-opulence de l'ombre. Tordue au sol, Camille vomit sans cesse. Désormais, sa gorge est irritée, blessée à sang. Elle a l'impression de suffoquer et de cracher de l'acide. Son crâne cogne toujours plus fort tandis que le visage du monstre s'approche dangereusement du sien. Les larmes dévalent son visage, elle est rouge de panique, l'air ne passe plus. L'ombre penche sa tête sur le côté, l'observant attentivement. Elle tousse sans s'arrêter, puis comme un élan de conscience, elle la sent. À quelques centimètres de son visage. Son regard. Sa présence. Cette peur. Elle tourne lentement sa tête, faisant face à ses deux points lumineux. Une image de panique s'inscrit sur elle. Cette entité s'installe en Camille, ne laissant que la terreur.

Camille se lève encore fatiguée. Ce cauchemar l'a épuisée et pourtant elle est incapable de dire de quoi il parlait. Elle prend plusieurs minutes pour se lever du lit, puis fait sa routine : petit-déjeuner, préparation de son sac en vérifiant qu'elle n'ait rien oublié, puis regarde que Palmyre a le nécessaire en croquettes pour la journée. Elle fait toutes ses tâches avec une bonne copine : l'ennui. Pour être

sûre d'être en forme, elle s'habille rapidement, croisant ses vêtements pour être suffisamment couverte sans en faire trop, bonnet sur la tête et écouteurs dans les oreilles, elle part en direction du bus. Le trajet est trop court à son goût, elle voulait encore somnoler un peu avec une douce musique lui berçant les oreilles. La journée se passe sans encombre, hormis lors de l'annonce d'un contrôle en SVT en fin d'après-midi, elle ressent une drôle de sensation. Elle n'en tient pas compte et finit sa journée. De retour à la maison, cette même impression étrange refait surface. Face à ses révisions, elle ne voit plus rien autour, comme si tout avait cessé d'exister : c'est elle et ce contrôle. Et à partir de là, c'est une boucle infernale. Pendant tout le premier semestre, elle mélange travail, amis, famille et repos. Elle n'a pas d'activité extrascolaire, contrairement à ses amis. Elle les envie, ceux qui ont tout. Ça lui rappelle sans cesse qu'elle vit une vie banale. Elle les aime, c'est certain, mais elle ne peut s'empêcher de se comparer, ne se trouvant jamais à la hauteur. Elle ne peut pas se plaindre, sa vie va comme sur des roulettes. Ni bonne ni mauvaise en cours, quelques passions en réserve, une famille aimante, et des amis en qui elle peut avoir confiance. Mais malgré ça, elle pense sans arrêt qu'elle pourrait faire mieux, partout. Sensibilisée depuis petite sur la santé, les différences sociales, les injustices, et des valeurs primordiales, elle se doit d'y répondre. Elle sourit quand il le faut, rit au bon moment, participe quand elle doit, elle joue la vie sans y participer vraiment ou que partiellement. Elle envie ceux qui ont les connaissances, ceux avec qui elle peut discuter librement car eux ont acquis ce sur quoi elle travaille encore et encore : le savoir-faire. Se sentant toujours diminuée dans n'importe quel domaine. Cherchant toujours où elle pourrait s'améliorer. Elle ne fait pas partie des plus jolies, ni de celles qui ensorcellent avec un sourire, ni des plus pertinentes et des meilleures de la classe, ni des plus intéressantes dans les discussions entre amis, ne trouvant jamais rien à dire sur les grands sujets ; et même si c'était le cas, elle n'avait pas le savoir suffisant pour continuer la discussion. Elle envie les curieux, les assoiffés de savoir, les passionnés, ceux qui savent se former et répondre aux attentes. Ceux aux facilités qui ne bossent pas et s'en vantent pendant qu'elle travaille toute la nuit pour réussir qu'à moitié. Ceux qui ont ces vies mouvementées, qui ont toujours des choses à dire. Elle n'a rien de tout ça, ni la vie mouvementée, ni l'intelligence, ni la beauté, ni l'éloquence, ni la maturité, ni cette curiosité. Elle est seulement entourée. Elle a beau essayer, rien n'y fait, elle en pleure à chaque fois. Et pourtant elle a essayé. Elle a désinstallé ses réseaux, posé son téléphone, essayé de faire des activités plus manuelles, en connexion avec la nature, de lire plus, de s'intéresser à l'actualité et de regarder des documentaires, mais rien n'y fait. Elle déteste ça, trouvant chaque nouvelle tentative fade et sans résultat. Elle déteste ne pas avoir assez de réflexion pour participer à ce cours d'histoire où elle cherche la moindre faille pour pouvoir lever la main. Elle déteste ne jamais réussir à aller jusqu'au bout de sa réponse, se blâmant de ne pas avoir suffisamment révisé ou d'avoir passé trop de temps sur son écran, au lieu d'ouvrir ce fichu bouquin. Elle déteste ceux qui savent s'affirmer sans vaciller. Elle déteste ne pas pouvoir dire son opinion ; il faut argumenter. Elle ne supporte pas de ne pas avoir ce sujet, cette polémique sur laquelle elle pourrait parler pendant des heures. Elle déteste avoir seulement l'air adulte. Elle aimerait être comme eux, qui ont un rythme, qui lisent, s'instruisent parce qu'ils aiment ça, qui vivent et produisent ce qu'ils aiment pratiquer. Elle en a marre d'être juste là, pas suffisamment remarquable ni trop perturbante, juste là. Une figurante parmi d'autres. Alors elle bosse, son grand-père s'inquiète. Personne chez elle ne lui met la pression sur son avenir, ni même à l'école... elle n'a pas besoin d'eux pour se reprocher des choses qui n'existent pas. Elle veut réussir, c'est la seule solution à ses yeux. Il est hors de question d'échouer. Et pourtant elle n'aime pas ça, se forcer. Elle culpabilise à chaque fois qu'elle se couche un peu plus tard, se rappelant chaque discours que lui a fait sa mère sur l'importance du sommeil et de la santé mentale. Et à chaque test, ce sentiment d'infériorité lorsqu'elle prend le temps d'avoir une vue d'ensemble sur une classe concentrée à écrire. Cette chose derrière elle grandit dans l'ombre de la salle. Ce soir

encore, elle relit un cours d'il y a quelques semaines déjà, pour rester à jour. Mais fatiguée et trouvant les vacances décidément trop loin, elle jette son cours en même temps que cette obsession de réussite pour aller lire. Elle part en direction de la cuisine, se préparant un thé vert brûlant pour sa lecture. Volant un câlin à sa mère, puis à son petit frère, lui quémandant à son tour une étreinte après avoir vu les filles s'enlacer. Puis elle s'en va dans sa chambre. Plaid jusqu'aux épaules, tasse à la main gauche, livre à la main droite, et sa playlist lancée ; la soirée promet d'être bonne. Elle fait une grasse matinée, se levant à 10 h ce samedi. D'ordinaire, elle se serait levée plus tôt afin de réviser ses leçons pour en être débarrassée le dimanche, mais elle laisse tomber. Papy va faire des courses et elle veut s'aérer la tête. Elle déjeune en vitesse et s'habille sans y prêter attention. Sur le chemin, ils parlent de tout et de rien. Petit à petit, le dialogue s'estompe pour laisser place au silence. Les rayons défilent et le caddie se remplit. Camille regarde les gâteaux, une valse aux oreilles pour calmer ses pensées. Puis soudain, son regard se déplace pour se poser sur une femme de dos. Silhouette fine, cheveux mi-longs, manteau noir jusqu'aux genoux... c'est-elle : Mme Ambert. Elle hésite à aller la voir, malgré le plaisir de la savoir proche. Mais elle n'a pas le temps de décider, car elle se retourne et bientôt les deux femmes se font la bise pour se saluer, échangeant quelques banalités. Camille ressent un apaisement si soudain et puissant qu'elle se détend immédiatement. Le sourire aux lèvres, avec cette ancienne prof avec qui elle a gardé contact, elle se sent éprise d'un sentiment de sincérité total, comme si tout ce qu'elle n'était pas n'avait plus lieu d'être. Un sourire, quelques mots doux, et la blonde est sur un nuage. Si haut que rien ni personne ne pourrait l'arrêter ou la faire redescendre. Elle est envahie d'une énergie qu'elle n'est pas prête d'éteindre. L'heure de se quitter approche et elle se sépare à contre-cœur de la petite dame pourtant bien grande dans son estime. La petite famille finit ses courses et de retour chez elle, elle va, ennuyée, réviser ses leçons qui lui prennent le reste du samedi. Quelques semaines s'enchaînent, les contrôles tombent, les révisions intensives pour garder la moyenne haute et la fatigue s'accumulent chez Camille. Les nuits très courtes et les journées interminables semblent ne jamais finir. Une matinée, l'un de ses professeurs étant absent, elle en profite pour rejoindre quelques copines. Presque tout son groupe est là. Énola lui saute au cou. Ses longs cheveux noirs chatouillent ses joues et son parfum en surdose l'enivre ; elle serait même capable de savoir quel goût a son chewing-gum tant elle le mâche fort. Quelques secondes d'étreinte suffisent à procurer un frisson à Camille par le courant d'air froid qui les avait séparées. Elle les rejoint sur la table, allant faire la bise à Clarisse, et la discussion commence. D'abord des banalités, puis quelques blagues, l'atmosphère commence à se détendre. Puis les sujets croustillants arrivent à leur tour : Clarisse et sa collection de coléoptères, dont elle pourrait parler pendant des heures si ses amies ne la taquinaient pas si souvent, ainsi que Charli qui en attendant son prénom, ne peut s'empêcher d'avoir les pommettes rougissantes. Puis Énola, sa folie des magasins et de la politique. Les filles continuent de se chicaner entre elles pendant plusieurs minutes. Soudain, une forte voix, puis plusieurs cris, retentissent. Charli se tient le ventre tant il rit de sa bêtise, tandis que les filles, certaines ricanent, d'autres l'insultent de leur avoir fait peur. Il se joint à elles aussi à la table, sourire aux lèvres, fier. Il pose son livre et s'avachit sous le regard des filles, sauf Camille qui a un rictus en regardant Clarisse, trop occupée à scruter chaque détail du garçon. En un regard, Énola et Camille se comprennent, riant toutes les deux seulement. Clarisse, comprenant, ne dit rien et Charli est paumé. Les rires continuent encore. Les discussions finissent par devenir plus nostalgiques, revenant sur leurs anecdotes du collège : la fois où Clarisse s'était pris la tête avec une pionne à cause d'un quiproquo, ou la fois où, en acrosport, Charli s'était magistralement cassé la figure devant toute la classe, emportant l'enseignant avec lui pour une démonstration. Et comment oublier l'humiliation qu'a subie Énola en technologie, qui avait fait l'objet de réunions d'équipe éducative et du sujet discuté dans les récréations. Aujourd'hui encore, la brune tire une grimace de dégoût et

de mépris en s'en rappelant. « Tu es une perte de temps pour la classe, tu joues l'imbécile à faire tes âneries, mais tu n'iras nulle part si tu ne te reprends pas ! » Encore aujourd'hui, ces mots restent ancrés dans son esprit. Son professeur de technologie avait l'air si convaincu, si énervé, qu'elle s'était sentie comme une moins que rien, pleurant sur le chemin de la CPE pour avoir en prime une heure de colle, pour une simple tenue et une mauvaise réponse.

« Enfin une super année quoi... » dit ironiquement Énola.

« Non, c'était vachement déplacé. De toute façon, vu comment il s'est fait haïr par la suite, il l'a mérité, il n'avait pas à dire ça », ajoute Clarisse.

« Je crois que même avant, il n'a jamais vraiment été apprécié. Il restait bon dans son enseignement, on apprenait bien mais son comportement était exécration. Ses règles étaient archaïques et il surréagissait toujours pour pas grand-chose. C'était un cauchemar d'assister à ses cours, ça finissait toujours en grand discours moralisateur. »

« Il nous faisait la morale sur ce qui était bien ou mauvais et comment on devait diriger notre vie, comme s'il avait réussi la sienne. Moi je crois qu'il n'a jamais su s'aimer et a remis toute sa frustration sur nous. »

« T'as toujours les mots cassants sur eux, Camille », sourit Charli. Ce à quoi elle lui répond que c'est lui qui lui a laissé une fenêtre ouverte pour critiquer, et à juste titre.

« C'est vrai, quand tu regardes, être prof, ce n'est pas forcément avoir loupé sa vie. Il y en a qui sont respectables, regarde Mme Ambert ! Elle faisait super bien son taf et elle était appréciée par quasiment tous les élèves ! Elle nous laissait vivre, savait comment nous fonctionnions. Elle savait qu'on n'avait pas que ça à faire, elle ne nous réprimandait pas pour avoir eu la flemme et nous regardait sans méjuger quand on ne savait pas quelque chose qu'on était censé savoir. Elle savait alterner entre la légèreté et les moments où il fallait travailler, elle était grave un bon délire et semblait toujours voir du potentiel même quand on n'en avait pas. Et en plus, elle avait la classe. » Tout le groupe est d'accord et continue le débat sur la légitimité des profs à l'être. C'est Camille qui guide la discussion, tantôt sur les profs, sur la condition des élèves de tout type, du plus calme au plus perturbateur, jusqu'à l'éducation nationale. Elle raconte que ce n'est pas qu'une histoire de préférence, mais que c'est plus important que ça : ils construisent les humains de demain et c'est ridicule de les dégoûter si jeunes. Elle se révolte seule contre leurs conditions et leur traitement dans la société. Elle fusille du regard Charli, qui avait insinué qu'elle faisait de la lèche aux profs. Ce à quoi elle lui répond, non sans condescendance, qu'il avait beau être bon en cours, il reste limité mentalement et faisait l'aveugle face à l'actualité et à la réalité des jeunes. Les filles sur le côté explosent de rire de la répartie de leur amie, rare mais piquante. Dans leur fou rire se confond la sonnerie, leur indiquant qu'ils doivent se rendre en cours. Le groupe se sépare en deux duos : Énola et Charli quittent Clarisse et Camille pour se rendre au bâtiment des sciences, tandis que les filles continuent tout droit pour aller au second. La journée se termine sur une pointe d'amertume. La musique dans les oreilles dans le bus, puis chez elle, elle s'attaque à ses devoirs mais est vite interrompue par des messages. Énola a besoin d'aide pour l'exposé de physique-chimie. Camille laisse tomber ses devoirs et appelle son amie pour l'aider. Il se passe 1 h 30 où la blonde aide du mieux qu'elle peut son amie, essayant d'interroger sur le cours, de poser des questions plus générales, de donner des conseils pour sa fiche de notes, ou juste pour mieux comprendre le sujet. Ce n'est pas sa spécialité, mais elle a quelques bases, pas très solides mais suffisantes. Durant l'appel, elle ne se sent pas à l'aise avec son manque de connaissances ; elle a cette impression de ne pas réussir à l'aider. L'échange fini, elle souffle longuement, se laissant tomber, yeux fermés, sur

son lit. Quelques secondes de répit, pense Camille. Pendant ce bref instant, elle laisse ses sens l'envahir. Elle entend son chat manger ses croquettes, son frère jouer dans la chambre d'à côté, sa mère chantonner dans la cuisine et les infos de la télé que regarde son grand-père. Elle ressent la couette moumoute sous elle, l'odeur des oignons, elle entend son propre cœur et sa respiration. En se concentrant sur ces derniers, une étrange sensation apparaît : quelque chose grandit dans l'ombre, dans un coin non loin, une présence sombre. À un moment, c'est si fort qu'elle ouvre les yeux et se redresse en panique, balayant la pièce du regard... mais rien. Juste elle. Son bureau en désordre, sa pile de linge sur son étagère et son chat, assis sur son arbre, la regardant avant de commencer à se lécher. Elle regarde l'heure, se recoiffe d'un coup de main vers l'arrière. 20 h 45. Elle soupire, sachant que sa nuit allait être à moitié engloutie. Son portable sonne de nouveau. Clarisse. C'est pour le travail de groupe en français. Elles passent une bonne demi-heure à discuter pour savoir comment s'organiser et parler du bac. Cependant, la blonde n'arrive plus à se détendre ; un poids s'est installé depuis qu'elle a fermé les yeux. Ce poids devient plus lourd lorsqu'elle raccroche. Elle continue ses leçons, si bien que son grand-père vient lui apporter une assiette pour qu'elle n'oublie pas de manger. Elle le remercie brièvement, préférant l'enlacer. En allant se coucher, elle est rejointe par une petite boule de poil venant chercher des câlins, ronronnant au creux de son oreille. Le contrôle lui a pris toute son énergie ; il lui a semblé impossible de se concentrer, si bien qu'elle finit par prendre son temps à regarder ailleurs ; par les fenêtres, ses camarades ou même les affiches accrochées aux murs, comme si elles contenaient les réponses qu'elle cherchait. Une catastrophe. Puis le prof d'anglais met la pression à la classe, insistant sur le bac en fin d'année, « qui approche à grand pas ». Entre-temps, elle est allée voir son enseignante de l'option santé pour lui poser des questions, inquiète pour son avenir. Elle lui parle de son intérêt pour les sciences humaines, de son envie de comprendre les sociétés et les comportements plutôt que de soigner des corps, et de vers où elle devrait se diriger. La journée a été chargée en informations et elle est fatiguée. Elle finit sa semaine et profite du week-end pour se reposer. Un mois passe sans crier gare. Elle ne veut laisser personne de côté et garde précieusement le peu de temps, pour elle. La fin de l'année approche et ce n'est pas pour déplaire à Camille, qui commence à lâcher nerveusement, mais l'arrivée progressive du bac ne l'enchanté pas non plus. Elle a pris du retard qu'elle a du mal à rattraper. Parallèlement, elle a appris qu'elle était prise pour son stage en tant qu'assistante de recherche cet été, la ravivant de joie. Ce job allait être un atout favorable à donner pour ouvrir la voie royale vers ses études de rêve. Il est ultra exigeant et une simple erreur pourrait la mettre hors jeu : un retard, une mauvaise conduite, un manque de rigueur, et elle pourrait dire adieu à sa lettre de recommandation pour sa fac. De plus, la colocation avait déjà été prévue et organisée. Tout semblait s'aligner. Le stress grandit, et son groupe est de plus en plus tendu. Sa famille n'ose plus la déranger dans son travail. Plus le temps passe et plus son angoisse monte, tant pour les épreuves que pour son job. Le jour J est arrivé. Elle passe la porte et s'installe. Elle ne voit pas les quatre heures passer, tant elle est concentrée et déterminée. Cependant, la chose derrière elle ne fait que grandir sans qu'elle ne s'en aperçoive, devenant plus sombre, plus menaçante, lui susurrant des doutes et des inquiétudes. En rentrant, le groupe échange sur leurs expériences, appréhendant leurs résultats et se rassurant mutuellement. L'été est à leur porte et Camille se prépare pour sa colocation. Elle est en avance, quand des cris retentissent : son grand-père est au sol, inconscient. Il faut plusieurs minutes avant que l'ambulance arrive et l'emmène. Deux heures passent dans l'inquiétude. Une fois rassurée que ce n'était qu'un malaise vagal, Camille se dirige vers la gare. La pluie commence à tomber. Pour attraper son train à l'heure, elle se met à courir. La nuit est tombée, le dernier train l'attend, et chaque minute compte. La circulation, les passants et les passages piétons interminables la ralentissent. Elle arrive en retard d'une demi-heure seulement. Trop tard... *Camille court. Le quai est désormais désert. La pluie insiste. Les pavés sont luisants et ses baskets couinent de trouille.*